

# Félins édentés

Patrick Reumaux ne nous a pas habitués aux narrations sages. Avec son caractère d'arpenteur de paysages et de cueilleur de champignons, le nez en l'air et les yeux sous les feuilles, on ignore comment il ne se casse pas la binette. Eh bien il ne se la casse pas : on ouvre toujours un « Reumaux » sous la double piqure de l'excitation et de la gourmandise. Cette fois-ci, c'est sous les aiguillons conjugués du scorpion, de la méduse et du citron puisque c'est en Sicile que le romancier-poète-traducteur-directeur de la collection « De natura rerum » (Belles Lettres) s'est lancé dans une excursion commémorative.

Reumaux dont le verbe nous frise les moustaches depuis *La Jeune Fille qui ressemblait à un cygne* (Gallimard, 1965) – il avait alors 23 ans – s'est installé sur les terres de Giuseppe Tomasi di Lampedusa (1896-1957), l'auteur du *Guépard*. Ce chef-d'œuvre refusé partout de son vivant parut en 1958 à titre posthume. Il incarnait la singulière survivance d'un monde aristocratique éteint, décrit de mémoire neuf ans après la guerre par un prince mélancolique. Fasciné par l'ambiance

shakespearienne dans laquelle vivent les Lampedusa et consorts, Patrick Reumaux investit l'histoire familiale d'un jeune prince dont les tendances abouliques ont trouvé dans la littérature un refuge et dans une grande Frisonne introductrice de la psychanalyse en Italie, Alexandra von Wolff-Stomeressee (1894-1982), une épouse. Vinrent la guerre, la destruction du palais familial, la mort de la mère et, comme un écho au dernier combat du Giovanni Drogo de Dino Buzzati, cette déclaration du Sicilien : « *En moi, tout est mort. Morts tous les espoirs et les ambitions de ma première jeunesse. Morts, morts, morts... ces jours dorés où je rêvais de succès pour payer de retour les sacrifices que ma mère avait si volontiers consentis pour moi.* »

Reumaux était taillé pour mesurer le tragique de ces existences, parfois sanguines et déraisonnables, ou pleines d'ironie, en dérélition.

Éric Dussert

## Les Derniers Guépards,

de Patrick Reumaux

Gallimard, « Haute Enfance », 180 p., 18 €

## TOUTES LES BÊTES SONT MORTELLES de Claude-Louis Combet

Corti, 176 pages, 17 €

C'est un singulier trafic d'âmes et de mots, d'aveux et de désirs que nous invite à partager Claude Louis-Combet au fil des dix textes qu'il a réunis dans *Toutes les bêtes sont mortelles*. À l'exception du premier, *Le bœuf et la grenouille* – qui poursuit la fable de La Fontaine en racontant ce qui advint après que la grenouille a éclaté – tous les autres textes se nouent, sur fond de jeu d'attraction fascinée et de répulsion inquiète, autour de la hantise d'une confusion entre l'homme et la bête ou de l'affleurement de la bête en l'homme. Qu'il s'agisse d'un chat ou d'un singe, d'un porc ou d'un serpent, c'est ce que l'individu projette dans ces animaux, et la façon dont il s'y projette, que scrute, sonde, accompagne Claude Louis-Combet. Dans *Les larmes d'une truie* ou dans *Ce que Bloody Mary eût aimé dire à son poète* – « *Je n'étais qu'une guenon et vous me traitiez comme une femme* » –, c'est le désir humain de coïncidence avec la primitivité du sexe qu'il met en lumière. Ou bien c'est le rapport à soi-même, à travers l'image que l'animal nous renvoie de nous-mêmes, qu'il met à nu. Par contre, ce sont des souvenirs personnels d'adolescence empêtrée de religion et de sensualité, qui forment la trame de *Belzébuth et son frère*, *La mort de César*, *Ce qui advint à Cobra pacifique*. Des expériences chargées de secrets et inscrites à jamais en lui comme autant de signes de son destin. Une manière d'éclairage indirect d'une âme à la recherche d'elle-même parmi la honte et la douleur, la jouissance interdite et l'enlèvement anxieux dans la culpabilité et l'indignité.

Une suite de textes où l'animal apparaît comme « un acteur de l'âme » au même titre que les figures mythobiographiques qui donnent à l'œuvre de Claude Louis-Combet toute sa puissance d'émotion.

Richard Blin

## LE BONHEUR EST AU FOND DU COULOIR À GAUCHE de J.M. Erte

Érudite avec humour, politique avec détachement, l'œuvre de Jean-Marcel Erte étrille les clichés littéraires et les travers de la société moderne. Déjà dans *Le Mystère Sherlock* et *Qui a tué l'homme-homard* ? l'auteur s'en prenait aux poncifs du polar avec un décalage séduisant. Cette fois, il s'intéresse à une mode sociétale bien ancrée, la quête éperdue du bonheur. Mêlant l'ironie au cocasse, il dénonce le marché avilissant qui en découle. Michel H., dépressif chronique aux tendances paranoïdes, vient de perdre sa Bérénice. Convaincu que pour favoriser son retour il doit afficher une âme épanouie, il se documente sur le développement personnel. Conscientieux, il applique à la lettre les recommandations d'experts auto-proclamés, tous convaincus de détenir LE remède miracle à la déprime ambiante. L'amoureux délaissé, vu par les autres comme un hurluberlu, a bien intégré les subtilités du consumérisme. Dans ce tourbillon incessant, une recette chasse l'autre : les forums, les sites de rencontre, le tout-sans-gluten, le tout-sans-lactose... À chaque fois, la solution miracle semble toute trouvée, avant d'être remise en un temps record.

Le lecteur court après ce personnage fantasque qui s'intéresse à Pascal, Descartes et Hégésias de Cyrène. Qui tord l'actualité politique de son époque, en l'occurrence les discours du candidat Macron : « *Je serai le premier de cordée de la corde au cou* ». Lecteur attentif de Houellebecq, il partage avec l'écrivain sa vision désenchantée de la vie de couple. Il se sent des affinités avec le quotidien de ses personnages névrosés. L'humour de J.M. Erte rappelle les textes ciselés de Desproges et l'univers de l'absurde de Devos : « *Il faut penser par soi-même au lieu de se référer à des maîtres à penser* », disait un maître à penser auquel je me réfère souvent ».

Au terme de sa réflexion, l'utopiste en herbe finit par trouver une solution très personnelle pour être heureux. Le lecteur, lui, l'avait tout simplement entre les mains depuis le début : « *Sans littérature pour caler l'existence, tout risque de s'écrouler* ».

Franck Mannoni

Buchet-Chastel, 192 pages, 15 €